Document generated on 04/23/2024 9:27 p.m.

**Séquences**
**La revue de cinéma**

# Cinéma canadien

Number 80, April 1975

URI: https://id.erudit.org/iderudit/51370ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1975). Review of [Cinéma canadien]. *Séquences*, (80), 20–27.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1975

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# CINEMA CANADIEN

GINA ● Il était une fois à Louiseville au Québec une population qu'on croyait heureuse.

Dans une société dite industrialisée, il y a des quidams possédant des intérêts dans des entreprises rentables qui leur donnent des droits d'exploitation à tous les niveaux. Ces investissements, pourvoyeurs d'emplois à la main-d'oeuvre locale parlent si haut que ceux qui travaillent dans l'usine de textile doivent se taire devant les injustices flagrantes, sous menace de ne plus remettre les pieds sur des terrains qui ne leur appartiennent plus. "Monsieur, vous n'avez pas le droit de mettre les pieds ici. Ce sont les terrains de la compagnie".

Le travailleur a-t-il des chances d'améliorer son sort en s'adonnant à la résistance passive ou à la révolte ouverte ? La police n'est-elle pas là à sa disposition afin de le rappeler à l'ordre ? Pour un ouvrier, ourdir de noirs desseins envers l'employeur qui lui fournit de si beaux petits pains, ça ne fait pas très sérieux. "Allons, sois raisonnable, tais-toi et nous te garantissons une paix prospère et des heures de travail supplémentaires".

Il était une fois à Louiseville un cinéaste (Gabriel Arcand) qui voulait prendre la défense de ces mêmes travailleurs. Il travaille pour le compte d'un organisme *officiel*. Il veut filmer les patrons et les employés. Il veut inviter les travailleurs à s'exprimer en toute liberté d'esprit. On fréquente Dolorès (Frédérique Collin) qui possède des photos sur certaines répressions des grévistes. Il réussit à filmer l'intérieur de l'usine, mais sous la garde du patron (Roger Lebel). Trêve de naïveté ! Notre cinéaste devra quitter les lieux avec une petite colère supplémentaire au coin du coeur. Quand des intellectuels se mettent à penser à la place des ouvriers, ça peut troubler la paix et donner lieu à des actes de violence gratuite. "A quoi bon te révolter, n'es-tu pas à la solde d'un système bien en place qui te fait vivre et ... mourir ? "

Il était une fois une fée des neiges du nom de Gina (Céline Lomez). Belle comme un coeur, Gina va de cabaret en cabaret porter la bonne nouvelle de la nudité flamboyante à ces êtres en mal de bière et de tendresse. Malgré son métier de strip-teaseuse, elle n'est pas la fille facile que son métier pourrait laisser deviner. Elle consent à étaler ses charmes (sous la violence d'un contrat avec un impresario brutal), mais exige d'être bien logée et seule. Elle a du caractère. Même si on lui offre une grosse somme d'argent pour approfondir ses charmes une nuit durant, Gina demeure une forteresse inébranlable. Sa force, c'est de se refuser à tout amour. Elle se rend compte que le milieu qu'elle fréquente cultive des frustrations de toutes sortes. Elle n'est pas sans éprouver une certaine gêne au niveau de l'échelle des salaires. Elle sait qu'elle touche quatre fois plus que Dolorès. Pourtant elle travaille dix fois moins. Sur quoi se base notre société pour évaluer ainsi le travail ?

Il était une fois à Louiseville un chef de bande de motoneigistes qui s'appelait Bob Sauvageau (Claude Blanchard). Un projet des Initiatives locales lui a donné $85,000.00 pour faire des pistes de motoneige. Ne faut-il pas occuper les chômeurs ? Or, ces chômeurs qui logent dans un cargo échoué sur la rive du fleuve imposent leur présence envahissante à toute la contrée. Ils veulent conquérir Gina. Ils l'auront par la violence. Gina à son tour se vengera en demandant l'aide de son impresario (Donald Lautrec).

Une fois la crise éclatée, notre petit monde retournera à ses occupations habituelles. On pourra dire d'eux : "Ils vécurent malheureux dans le système et eurent beaucoup de frustrations".

Ceux qui ont vu *Gina*, le dernier film de Denys Arcand, ne reconnaîtront peut-être pas le ton du film dans le résumé-commentaire qui vient d'être fait. Arcand n'a sûrement pas voulu nous présenter un conte de fées. Son film ne s'adresse pas aux enfants à cause des scènes de violence. De grands enfants vous répondront que la violence, dans ce film, n'est rien du tout à côté des films super-violents qui éclaboussent les écrans d'aujourd'hui. C'est peut-être pour cette raison que nos salles de cinéma sont si mal fichues...

Si l'idée m'est venue de rapprocher ce film d'un conte de fées, c'est surtout à cause de son arrière-plan contestataire au niveau social qui risque de passer inaperçu si on s'attache à l'aspect immédiatement perceptible d'une anecdote somme toute banale provoquée par une strip-teaseuse qui se donne des airs d'indépendance. Des centaines de petits "films à épiderme" ont couché avec ce sujet. Et *Gina* n'est pas un film

érotique, malgré les apparences publicitaires.

Avez-vous remarqué jusqu'à quel point un conte de fées dans son emballage merveilleux qui comble de joie les enfants peut cacher des situations ambiguës, voire même troublantes ? On y parle d'inceste, d'ogres qui mangent des humains, de petits qui narguent les grands... Avec *Gina*, il suffit de remplacer conte de fées par anecdote ou fait divers et les grandes personnes pourront trouver sous cet emballage aux couleurs commerciales (Claude Blanchard, Céline Lomez, Donald Lautrec) une dénonciation de notre système à base d'exploitations qui multiplient les frustrations. Les injustices entretiennent une sorte de violence latente qui osera éclater. On fera semblant de ne pas comprendre. La police ne couche-t-elle pas avec le pouvoir ? Les gros ne mangent-ils pas les petits ? Quand les petits narguent les grands, il y a toujours quelqu'un pour les trouver déplacés, parce qu'ils manquent de reconnaissance envers des bienfaiteurs qui travaillent pour la prospérité du pays.

J'admire l'habileté d'un Denys Arcand qui, mine de rien, à l'aide d'un film de fiction, réussit à faire passer son message sans didactisme. En introduisant dans son montage des extraits d'enquêtes sur la situation des travailleurs dans une usine de textile, il fait une allusion directe aux difficultés qu'a éprouvées son documentaire *On est au coton* que le système a essayé de reléguer aux oubliettes en le laissant circuler sous le manteau. On ne dérange pas impunément une société bien organisée. En plus de régler son compte avec les officiels, Denys Arcand qui nous présente un projet de film avorté, dénonce la manipulation en haut lieu par les investisseurs d'un gouvernement qui se donne des allures démocratiques. Pour vouloir guérir, il faut d'abord consentir à montrer ses plaies ou les laisser dénoncer. Denys Arcand nous les montre à la façon d'un cinéaste conscient de son rôle social et qui respecte assez le spectateur pour lui offrir matière à réflexion tout en lui présentant un spectacle de qualité. Entreprise téméraire ? Peut-être. Surtout si l'on songe au nombre de gens qui se contentent des reportages officiels et qui laissent la télévision penser pour eux.

Même si on n'est pas d'accord avec les assertions du réalisateur, on ne peut s'empêcher d'admirer la direction des acteurs. Il faudrait tous les citer. Dire que même Donald Lautrec dans un rôle épisodique arrive à être convaincant, c'est tout dire. Des ombres au tableau, cependant. Malgré une bonne qualité de salle, — j'ai vu *Gina* à la Place Ville-Marie — j'ai perdu des bouts de dialogue. Et ce n'est pas faute de ne pas comprendre le "joual". J'ai demandé l'aide de mon voisin. Lui aussi déplorait la même lacune. Faut-il s'en prendre à la prise de son ou à la diction ?

Je n'ai pas du tout été impressionné par la poursuite des motoneigistes qu'une certaine publicité nous annonçait comme le clou du film. En plus de charrier une certaine invraisemblance, on ne sait plus qui poursuit qui et l'intérêt tombe. Par contre, le clou du film, je l'ai trouvé dans la partie de billard. C'est autour de cette table que se tissent les rivalités entre les protagonistes. On sent grandir la tension au fur et à mesure que la partie avance. On n'a pas l'impression d'une partie truquée avec des gros plans qui isoleraient la bille de son joueur. Ce choix de plans plus ou moins éloignés fait de la table de billard un terrain survolté et donne aux gestes une allure aussi réaliste que pleine de retenue. C'est du grand style.

Pour être honnête, je me dois d'avouer que *Gina*, qui affiche un style très personnel, n'atteint pas la qualité d'émotion du film précédent. *Réjeanne Padovani*, malgré la froideur apparente dans l'approche des personnages, m'avait touché profondément. Des images trottaient dans la tête et le coeur bien longtemps après le visionnement. Tandis qu'avec *Gina*, on a tendance à oublier... un peu trop vite. Denys Arcand deviendrait-il un peu trop cérébral ?

**Janick Beaulieu**

*GÉNÉRIQUE — Réalisation :* Denys Arcand — *Scénario :* Denys Arcand — *Images :* Alain Dostie — *Musique :* Michel Pagliaro et Benny Barbara — *Interprétation :* Céline Lomez (Gina), Claude Blanchard (Bob Sauvageau), Gabriel Arcand (le réalisateur de l'Office national du cinéma), Frédérique Collin (Dolorès Tremblay), Paule Baillargeon (Rita Jobin), Donald Lautrec (Pierre Saint-Louis), Serge Thériault (assistant-caméraman de l'Office national du cinéma) — *Origine :* Canada — 1975 — 90 minutes.

**LES VAUTOURS** ● Jean-Claude Labrecque demeure fidèle à son principe de base : "Je pense que nous pouvons rejoindre l'universel avec des choses bien de chez nous. L'appartenance au pays d'où je viens, c'est très important pour moi." *(Séquences,* avril 1972, p. 8). Loin, cette fois, d'une Gaspésie baignée de riches couleurs et de vastes espaces *(Les Smattes),* ce nouveau film de Jean-Claude Labrecque nous renferme dans un petit logis étroit et sombre d'où se dégagent la médiocrité et l'hypocrisie de la petite-bourgeoisie québécoise.

D'après la publicité, *Les Vautours* est "une histoire d'héritage". Mais n'est-ce vraiment que ça . . . ? Louis Pelletier, jeune Québécois à la recherche d'un emploi, a l'honneur (qu'il n'apprécie pas dûment) de rencontrer le Premier ministre, M. Duplessis. L'entrevue n'est pas trop réussie, mais Duplessis lui dit : "Reviens dans deux semaines et va voir mon secrétaire". Mots magiques qui assurent à Louis un avenir sans inquiétudes. Mais Louis n'a pas le temps de se réjouir. La mort, qui déjà lui avait pris son père, lui enlève maintenant sa mère. Avant même que le corps se soit convenablement refroidi, les vautours se rassemblent : les médecins, les religieuses, l'entrepreneur de pompes funèbres, les voisins et tout spécialement la parenté, c'est-à-dire, les trois soeurs de la défunte. Adroitement, avec une finesse cruelle et sans pitié , ces rapaces enlèvent à Louis son héritage et le laissent finalement sans argent, sans parents, sans emploi, et surtout, cruellement trompé.

Voilà certainement un thème complexe et fascinant. Et cependant, à cause de la façon dont il est traité, nous soupçonnons qu'il soit peut-être avant tout une allégorie. Louis, avec son innocence plutôt naïve et sa passivité insouciante, symbolise-t-il le Québec ? Ce Québec de 1959, putréfié et suffocant sous la vigilance "paternelle" de Duplessis, représente pour les vautours (l'Eglise, les Etats-Unis, les Anglais, etc), une proie facile. Le symbolisme est peut-être facile, mais sans cet aspect, le film semble très inadéquat et soulève plusieurs questions à propos de la mise en scène.

Admettons que Jean-Claude Labrecque ait

voulu que son film ne soit qu'un exposé d'une vérité universelle : l'hypocrisie et la rapacité des gens. Documentariste doué, aurait-il permis, même en noir et blanc, ce manque total de nuances menant à une vision singulièrement monochrome? Les personnages qui habitent le monde des *Vautours* sont uniformément méchants : le médecin de famille qui cache son indifférence sous un placage de clichés odieux ; tante Yvette qui s'insinue chez Louis comme une sorcière maléfique ; les religieuses qui dissimulent, sous leurs amples habits, une curiosité morbide ; tante Marie et tante Adèle ; monsieur Bariault, l'entrepreneur de pompes funèbres ; tous ne représentent que ce côté rapace et hypocrite des hommes. C'est une condamnation sans équivoque qui ne tient pas compte de la complexité humaine. Seul le curé, et il nous surprend dans cette tourbière, nous révèle quelques nuances.

C'est alors, lorsque nous réalisons que le metteur en scène ne s'attardera pas sur les gens et ne s'occupera pas de les développer, que nous pensons: "Peut-être n'a-t-il pas besoin de le faire, puisque ces gens ne sont que des symboles". Malheureusement, le succès d'une allégorie dépend de la richesse et de la puissance de son image, et le manque de nuances chez les personnages affaiblit considérablement cet aspect du film. Cette lacune semble surtout pénible pour Monique Mercure qui pourrait si merveilleusement dépasser les limites stéréotypées qui lui sont imposées.

Ce que Jean-Claude Labrecque parvient

toutefois à créer, et ceci avec une superbe adresse, c'est l'atmosphère. Les deux idées centrales du film — Louis victime, et la rapacité des gens — seront transmises par une accumulation parfois accablante de détails physiques et de techniques cinématographiques.

Si Louis, dans les premières scènes, est visible aux autres personnages, pour le spectateur il n'est qu'une voix timide et incertaine. Plus tard, lorsqu'il se rend chez Duplessis, les corridors interminables et sombres le rapetissent et les portes luxueuses et épaisses, gardiennes jalouses des secrets politiques, remplissent l'écran d'une noirceur menaçante. Pauvre Louis ! Il ne sort de cette atmosphère étouffante que pour entrer dans une autre encore plus lugubre : le corridor étroit, le meublier lourd, le décor terne de son logis où la mort déjà répend son odeur âcre. Et les scènes se succèdent remplies de bruits trop lourds et baignées de cette lumière austère sous laquelle le maquillage s'écaille pour révéler toutes les imperfections. Jamais des vautours n'ont eu une aussi favorable ambiance.

**Charlotte O'Dea**

*GÉNÉRIQUE — Réalisation :* Jean-Claude Labrecque — *Scénario :* Robert Gurik — *Images :* Alain Dostie — *Musique :* Dominique Tremblay — *Interprétation :* Gilbert Sicotte (Louis Pelletier), Monique Mercure (tante Yvette), Carmen Tremblay (tante Marie), Amulette Garneau (tante Adèle), Jean Duceppe (Maurice Duplessis), Georges Groulx (le notaire), Roger Lebel (le député), Guy L'Ecuyer (le croque-mort), Jean Mathieu (oncle John), Gilles Pelletier (le médecin), Philippe Robert (le curé), Anne-Marie Provencher (la jeune voisine) — *Origine :* Canada — 1975 — 91 minutes.

**ON N'ENGRAISSE PAS LES COCHONS À L'EAU CLAIRE** ● Ce film de Jean-Pierre Lefebvre fait partie d'une série inscrite dans le cadre de la révolution tranquille. *On n'engraisse pas les cochons à l'eau claire* prend la forme d'un film policier - série B - où les ingrédients habituels se retrouvent : espion, drogue, revolvers, policiers, exécutions. Mais on resterait sans doute

en dessous du propos de l'auteur si on n'y voyait qu'un vulgaire thriller. Car ce que réussit le mieux à traduire ici Jean-Pierre Lefebvre, c'est l'atmosphère poisseuse qui nous rappelle précisément la période des films américains des années 40.

Tourné à Hull, ville laide par excellence (si ces deux mots accolés ne sont pas contradictoires), en noir et blanc, dans un éclairage blafard, le film nous conduit parmi des jeunes collégiens. Bob, le personnage principal, sobrement campé par Jean-René Ouellet, est une sorte d'agent double des plus bizarres. Tout en cherchant à découvrir les trafiquants de drogues, il poursuit ses études sans ferveur. Car les classes ne l'intéressent pas. S'il fréquente le Cegep - il faut voir l'ennui que provoque d'ailleurs le cours de littérature canadienne sur Angéline de Montbrun - c'est pour mieux s'immiscer dans un milieu où la drogue circule sournoisement. Tout en frayant avec les jeunes drogués, il espère bien trouver le filon qui le fera remonter vers les vrais coupables. Ainsi il se compromet indéniablement. Il va tellement loin dans la promiscuité qu'il deviendra plus dangereux qu'utile. Aussi sera-t-il descendu, en pleine nuit, par un policier costumé d'un chandail de Rocket.

On peut se demander qui est Bob ? Un être instable et secret. Il n'entretient aucun dialogue possible avec ses parents. Non pas que ces derniers soient méprisables : ce sont de braves gens comme tout le monde. Mais la mère inquiète et le père distrait ne sont pas sur la même longueur d'onde que lui. Aussi chaque visite à la

maison se résume à capter un repas à la hâte. De plus, ses amours aboutissent à des échecs lamentables. Bob semble un être déraciné. Sa désinvolture le renvoie à lui-même. Car il ne peut se fixer nulle part. D'où l'inquiétude qu'il provoque chez ses supérieurs. Oui, qui est ce grand garçon aux manières étranges et louches ?

En réduisant la psychologie au minimum, Jean-Pierre Lefebvre privilégie le comportement. C'est par l'action, par les gestes, par les mouvements que nous découvrons les personnages. Ils existent dans tout le brouillard de leur personne. On ne sait pas trop qui ils sont; mais ils nous interrogent par leur attitude même. Car au pays de la drogue tout se passe "par en dessous". On ne sait jamais qui trahira qui, qui livrera qui. Bref, chacun est un peu sur le qui-vive. Comme le spectateur d'ailleurs.

Ce qu'il faut reconnaître, c'est que Jean-Pierre Lefebvre a bien rendu le climat trouble dans lequel vivent les personnages. C'est par le détail précis, c'est par les scènes vécues qu'il nous fournit les signes qui nous permettent de comprendre un peu le jeu des personnages. Car l'action en elle-même est nulle. Aucun suspense vraiment. Mais un halo brumeux recouvre le principal protagoniste et ceux qui l'entourent.

Sans éclat, sans couleur, sans vedettes, ce film affirme quand même le talent de Jean-Pierre Lefebvre qui écrit le cinéma avec une assurance de plus en plus ferme. Sa caméra devenue plus sage ne s'excite pas inutilement. Elle sait attendre. Elle observe. (Comme elle le fera si bien dans *Les Dernières Fiançailles).* Parfois elle part à la suite d'un personnage comme font les agents doubles. La caméra joue son rôle dans un film aux allures policières.

Le sort de Bob Tremblay laisse à réfléchir. On ne peut servir deux maîtres. Et c'est toujours le plus fort qui l'emporte. Bob Tremblay était un être trop faible, trop fragile, trop téméraire pour une tâche qui le dépassait. Et jouer double reste toujours équivoque. Jean-Pierre Lefebvre manie habilement l'ambiguïté.

**Léo Bonneville**

*GÉNÉRIQUE* — Réalisation : Jean-Pierre Lefebbre — *Scénario :* Jean-Pierre Lefebvre — *Images :* Guy Dufaux et Jean-Claude Tremblay — *Interprétation :* Jean-René Ouellet (Bob Tremblay), Maryse Pelletier (Louise Leduc), Louise Rinfret (Hélène Touchette), Francine Ruel (Isabelle Tremblay), Louise Guerrier (Sylva Silvers), Denys Arcand (Rocket), J.-Léo Gagnon (Hubert Tremblay), Marthe Nadeau (Marie Tremblay), Christiane Gauvin (Rachelle) — *Origine :* Canada — 1973 — 112 minutes.

**BAR SALON** ● Heureuse surprise que ce *Bar Salon* d'André Forcier. Aller voir le deuxième long métrage d'un jeune réalisateur dont on n'a pas aimé le premier *(Le Retour de l'Immaculée-conception)* suppose qu'on y aille avec un préjugé défavorable. Or, je suis sorti de *Bar Salon* avec l'impression d'avoir appris quelque chose sur un milieu que je connaissais peu ou prou, excepté sous l'angle des faits divers à sensations. C'est bon signe. D'autant plus que *Bar Salon* ne se présente pas comme un film super-percutant accompagné d'un suspense irrésistible.

Il s'agit d'un film tout simple, pas prétentieux pour deux sous. Il raconte sous forme de séquences juxtaposées les déboires d'un gérant de Bar Salon (Guy L'Ecuyer) qui va de faillite en faillite. On ne se penche pas sur une faune de perdants et de parasites. On vit plutôt le ronron quotidien de gens qui ne semblent pas avoir d'autre idéal que de vivre au jour le jour les petites joies et les grosses peines de l'existence. On oublie parfois que notre société fabrique des perdants en série et des personnes qui n'ont d'autre ambition que de survivre sans penser à quitter leur milieu. La morale dans tout cela ? Elle est à la hauteur des ambitions. Charles Méthot succombe parfois à la tentation de tancer sa fille qui découche un peu trop souvent. Mais comment Charles peut-il s'acquitter convenablement de cette tâche, alors que lui-même ressent les mêmes besoins ? Il vaut mieux laisser faire en souhaitant un mariage prochain qui réglera tous ces problèmes. D'ailleurs le marié arrivera en retard à la cérémonie, parce qu'il s'était trompé d'église.

D'où vient qu'on ne sente pas le besoin de juger ce monde qui se montre peu reluisant ? On le doit sans doute à la sympathie du réalisateur pour ses personnages. On pense à Milos Forman pour l'attention accordée aux petits détails et surtout au fait que tout le film baigne

dans une sorte d'humour feutré. Un humour souvent primaire qui ressemble à celui qu'on trouve dans les bandes dessinées. Un humour qui n'élabore pas des gags savants, mais qui sort comme naturellement d'une situation bien observée et qui ne cherche pas à rendre ridicule pour le plaisir de rendre ridicule. J'en prends à témoin ce personnage au naturel pittoresque qu'est le Major Cotnoir dans le film. C'est un pilier de *Bar Salon.* Il a le sens du partage et de la courtoisie. Il "paie la traite" à tout venant. Son titre lui donne droit à des formules solennelles. On croit très vite à son naturel étudié. Le rire surgit quand son naturel entre en conflit avec les avatars des autres personnages. Le Major ne donne pas du tout dans l'invraisemblance. Dans tous les lieux publics, on rencontre de ces originaux qui amusent consciemment ou non toute la galerie. Il y a la petite fille toujours à la recherche d'un amoureux beaucoup plus âgé qu'elle. Il y a cette phrase sonore qui se termine par des points de suspension dans la salle de toilette...

Si on tient à formuler des réserves, on peut souligner le manque de naturel de Madeleine Chartrand dont le ton sonne faux. On la croirait évadée d'un film de Bresson. Mais ce n'est pas très grave. Tous les autres, de Guy L'Ecuyer à Michèle Dion, jouent bien. Même si je ne crie pas au chef-d'oeuvre, je sais d'ores et déjà que j'irai voir le prochain film d'André Forcier avec des préjugés favorables.

**Janick Beaulieu**

*GÉNÉRIQUE — Réalisation :* André Forcier — *Scénario :* André Forcier et Jacques Marcotte — *Images :* François Gill — *Interprétation :* Guy L'Ecuyer (Charles), Lucille Bélair (Cécile), Madeleine Chartrand (Michèle), Jacques Marcotte (Robert), Gélinas Fortin (Larry), Michèle Dion (Louisette), Françoise Berd (Leslie), Louise Gagnon (Amélie), Albert Payette (Major Cotnoir), Gaby Persechino (Julien), André Forcier (François) — *Origine :* Canada — 1973 — 84 minutes.

**BLACK CHRISTMAS** ● Une maison de logements pour étudiantes, le campus de l'université de Toronto et les alentours servent de cadre à cette histoire qui se veut terrifiante, et qui n'est que suprêmement ennuyeuse. Keir Dullea nous a habitués à mieux que cela! Il tient le principal rôle masculin sans s'engager le moins du monde. D'ailleurs, on ne sait pas du tout où l'auteur veut en venir. Est-ce le jeune pianiste qui est psychopathe et meurtrier ? Est-ce quelqu'un de l'extérieur ? Nous voyons la main, l'ombre, la silhouette, voire l'oeil ; mais la fin ne résoud rien, au contraire. Pauvre Olivia Hussey ! (vous vous souvenez de la ravissante Juliette de Zeffirelli ?), on se demande ce qu'elle allait faire en cette galère. Le metteur en scène ne lui alloue qu'une quantité limitée d'expressions, et on sent sa frustration grandir de scène en scène Quant à Margot Kidder, toujours aussi voluptueuse, elle n'a qu'une seule bonne scène (celle du poste de police). Le reste, il vaut mieux n'en pas parler....

Et ceci m'amène, brièvement, à me poser la question : comment peut-on faire d'aussi mauvais films ? Quand on songe à l'argent dépensé, et au talent gaspillé, on en frémit. On pense que, parce qu'on a une ou deux têtes d'affiche, et un scénario ridicule, mais qui fait bon marché de l'horreur au rabais, ça va "marcher". Eh bien non ! Ca ne marche pas. Les scènes d'horreur ne sont là que pour titiller notre imagination, oui, mais encore faut-il qu'elles aient un semblant de vraisemblance. Le meurtre de la logeuse aurait pu avoir de bons moments, car l'idée était intéressante : mais elle est tuée (l'idée, et plus vite que ladite logeuse !) par les plans suivants avec le crochet du boucher. Non, vraiment, on ne peut que déplorer le manque de talent, d'intelligence et de sensibilité de gens comme Bob Clark. N'est pas Hitchcock qui veut.

**Patrick Schupp**

*GÉNÉRIQUE — Réalisation :* Bob Clark — *Scénario :* Roy Moore — *Images :* Reg Morris — *Musique :* Carl Zittrer — *Interprétation :* Olivia Hussey (Jessica), Keir Dullea (Peter), Margot Kidder (Barbara), John Saxon (le lieutenant Fouller), Andrea Martin (Phyllis), Marian Waldman (la maîtresse de pension), Art Hindle (Chris) — *Origine :* Canada — 1974 — 93 minutes.

**LES AVENTURES D'UNE JEUNE VEUVE ●** Au long de sa carrière dans les revues et à la télévision, Dominique Michel a mis au point un personnage comique qui peut paraître impayable à certains mais qui me fait plutôt l'effet d'être horripilant. Toute en tics nerveux et en gestes brusques, continuellement entraînée dans des situations invraisemblables où elle se trouve en mauvaise posture, elle a développé un style d'hystérie contrôlée que chacun est à même d'apprécier selon ses goûts. Pour *Les Aventures d'une jeune veuve,* elle a confié ses destinées au réalisateur du notoire *Pile ou face,* Roger Fournier, et à l'ex-cynique André Dubois, chargé de lui confectionner un scénario sur mesure. Celui-ci a profité de l'occasion pour semer l'intrigue d'apartés macabres ou irrévérencieux, s'attaquant aux Japonais, aux Indiens ou aux croque-morts avec une égale impertinence mais une efficacité diverse. Le résultat est un film à la mécanique plutôt instable où des situations pourtant prometteuses sur le plan critique de moeurs sont à peine effleurées alors que des complications farfelues sont exploitées au-delà de toute proportion. Les divers personnages sont réduits à l'état de caricatures ambulantes autour d'une Dodo qui se bat les flancs pour faire rire. A moins d'être doté d'une disposition accueillante à la jubilation facile, mieux vaut s'abstenir.

**Robert-Claude Bérubé**

*GÉNÉRIQUE — Réalisation :* Roger Fournier — *Scénario :* Roger Fournier et André Dubois — *Images :* René Verzier — *Musique :* Marcel Lefebvre — *Interprétation :* Dominique Michel (Hélène), Guy Provost (Alexandre, le mari), Rose Ouellette (Homélie, la mère), Claude Michaud (Donat), René Caron (le ministre Poupart), Lionel Villeneuve (Simon), Jean-Louis Paris (Martin), Victor Désy (Joseph), Edgar Fruitier (Claude), *Origine :* Canada — 1974 — 92 minutes.

**POUSSE MAIS POUSSE ÉGAL ●** L'autre soir, à l'émission *Appelez-moi Lise,* Denis Héroux affirmait qu'il est plus difficile de réussir une bonne comédie qu'un drame. C'est en expert qu'il s'exprimait puisqu'il en a raté autant d'un genre que de l'autre. Après *J'ai mon voyage* et *Y a toujours moyen de moyenner,* voilà *Pousse mais pousse égal* qui vient ajouter, comme si besoin en était, un élément de démonstration à sa conception particulière du comique. Particulière c'est beaucoup dire puisque elle est fondée sur le principe du glanage puis de la livraison en vrac d'éléments hétéroclites puisés à droite et à gauche. *J'ai mon voyage* avait tout de même un thème pour unifier l'amalgame, celui du voyage *coast-to-coast* avec frictions à l'avenant et *Y a toujours moyen de moyenner* était doté d'un soupçon d'intrigue. Dans *Pousse mais pousse égal* il n'y a rien : aucune progression dans les situations, intrigue absente, héros inexistant. Ce n'est qu'une suite d'effets faciles et le plus souvent téléphonés longtemps à l'avance ; Héroux ne croit pas à l'intelligence du spectateur et éprouve le besoin de souligner lourdement toutes les circonstances d'un gag. Témoin cette scène finale de mariage autour d'une piscine avec conclusion inévitable. Pour le reste, poursuites, culbutes et embarras se succèdent cahin caha pour illustrer la maladresse du protagoniste ou le sans-gêne de ses parents. Aucune stylisation dans tout cela, aucun raffinement, aucun contrôle ; les acteurs laissés à eux- mêmes se tirent tant bien que mal de l'aventure ; Gilles Latulippe n'y gagne aucune gloire supplémentaire et Céline Lomez perd, à jouer les petites dindes, les galons de comédienne qu'elle avait conquis de haute lutte dans *Gina.*

**Robert-Claude Bérubé**

*GÉNÉRIQUE — Réalisation :* Denis Héroux — *Scénario :* Marcel Gamache — *Images :* Bernard Chentrier — *Musique :* Lee Gagnon — *Interprétation :* Gilles Latulippe (Conrad Lachance), Céline Lomez (Gisèle Gagnon), Denis Drouin (M. Lachance), Suzanne Langlois (Mme Lachance), Yves Létourneau (Dr Gagnon), Huguette Oligny (Mme Gagnon) — *Origine :* Canada — 1975 — 88 minutes.